

FRANK B. DEAN

*« Nous étions les
premiers aviateurs
américains... »*

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
DOMINIQUE TADDEI

Longeant la côte ouest, la Sardaigne disparut

à son tour. Une autre île remplaça la première et quelques 20 minutes après on survolait la merveilleuse baie d'Ajaccio. L'approche inoubliable, tout près des montagnes, nous permit de découvrir ce paysage escarpé, surplombant la piste juste en bord de mer.

À peine posés les C-47 s'arrêtèrent en bord de rivage et les hommes du 38^e et du 428^e BS débarquèrent. Nous étions les premiers aviateurs américains à arriver à Ajaccio, ville natale de Napoléon Bonaparte. Pressés d'aller en ville pour y rencontrer les jolies « Mademoiselles » corses, il nous fallut très peu de temps pour débarquer le matériel des avions de transports. Les pilotes des C-47, désireux de rentrer à Philippeville décollèrent aussitôt d'Ajaccio. Dans ce silence soudain, 140 hommes debout, un peu perdus ne savaient plus quoi faire au bord de cette plage. Nous commençâmes à nous rassurer en échafaudant des plans pour la soirée en ville sans savoir vraiment quelle serait la réaction des habitants de cette ville. Nous pensions que ces jeunes filles corses seraient certainement très curieuses de rencontrer de jeunes et beaux « Américains ».

Vive l'Amour !

Les ordres arrivèrent secs et inattendus, installation sur la plage et pas de bâtiment en dur pour nous abriter. Un 8 décembre !!! Traînant les pieds, nous commençâmes à installer notre camp provisoire. Je jetai un coup d'œil et j'apercevais la ville d'Ajaccio sur ma droite et des montagnes sur ma gauche. Derrière moi, un biplan en bois ayant des cocardes britanniques ressemblait bien plus à un avion de la Première Guerre mondiale et seul un

intrépide pouvait se lancer dans une zone dangereuse de combat avec un tel coucou.

Le bruit courait que notre destination finale ne serait pas Ajaccio mais l'autre côté de l'île, le mauvais temps dans le Nord ayant forcé les pilotes à se poser au Sud. Nous devions donc rejoindre notre terrain le lendemain et passer la nuit au bord de cette plage. Adieu les jeunes filles corses !!!

On posta des gardes et on essaya tant bien que mal d'installer des lits de fortune et des petits abris pour ne pas mourir de froid. Désabusés et le moral bien bas, on se demandait ce que le lendemain nous réservait.

Très peu réussirent à dormir, le froid et l'humidité des nuits corses nous étaient complètement inconnus et le Capitaine Carlson décrocha le gros lot : il resta avec nous pour dormir à la dure. Le Lt Colonel Wilder, le Capitaine Richardson et les Lt Adams, Lorch et Duncan dormirent à l'hôtel Continental. C'est dans ces moments-là que je regrettais le plus de ne pas avoir fait une école d'officier.

L'aube du 9 décembre 1943 arriva et, après avoir avalé nos rations « K », quelques camions américains GMC s'approchèrent et nous embarquâmes ensommeillés et tout emmitoufflés dans nos uniformes froissés.

Nous partîmes vers l'ouest en longeant la plage et arrivés aux environs de la ville, on tourna à droite pour nous diriger vers le nord-est. Les montagnes étaient juste devant nous. Ce fut la première et la dernière fois que je vis la ville d'Ajaccio.

Les chauffeurs nous apprirent que l'on suivait la vallée de la Gravona. Ces plaines fertiles firent bientôt place à des collines boisées et la route commença à devenir très sinueuse. On traversa un premier gros village du nom de Bocognano, entouré d'immenses châtaigniers ; le froid devint plus vif et transperça un peu plus nos uniformes de laine. Des enfants habitués aux uniformes italiens et français regardèrent sans aucune joie passer nos camions. Le village traversé, la route commença à être plus raide et plus étroite, les moteurs gémirent. Les températures baissèrent et d'un seul geste nous fermâmes nos fermetures éclairs de blouson et nous relevâmes nos cols pour protéger nos oreilles frigorifiées. Nous avions des petits bonnets mais celui qui les a conçus n'avait aucune idée de la taille de nos têtes, la moitié de nos oreilles étant découverte. Nous enfîlâmes nos gants de laine. Nous sortîmes nos manteaux qui nous servaient de coussins, nous étions bien heureux de les avoir sous la main. Un dernier regard vers le fond de la vallée et nous arrivâmes au col de Vizzavona. Ce passage vers l'intérieur de l'île nous laissa parfois d'admiration : une forêt dense composée d'arbres de

variétés différentes formait une voûte au dessus de la route ; le paysage était d'une beauté époustouflante. Les sommets des montagnes qui semblaient percer le ciel bleu limpide se dressaient sous nos yeux. Tout était différent de l'Afrique. De petits villages se succédaient tout le long du trajet, aucune maison n'était isolée. D'immenses blocs de pierre et de pins majestueux longeaient une route ombragée où le soleil avait du mal à percer. Les camions roulant en descente les chauffeurs conduisaient prudemment de façon à éviter une culbute dans les ravins. Nous atteignîmes bientôt la lisière de la forêt, et pûmes admirer sur notre gauche le Monte d'Oru ; le froid nous ayant complètement engourdis, cette apparition nous fit sursauter et quelques-uns d'entre nous exprimèrent leur émerveillement par des murmures. La vallée s'élargissait, nous laissant découvrir la voie de chemin de fer au milieu de ce site vertigineux. Un pont à plusieurs travées nous fit penser au travail remarquable et difficile que ces hommes avaient effectué. Leurs arches semblaient fragiles comme des toiles d'araignées. On tourna à droite pour prendre la direction de Vezzani. On jeta un dernier coup d'œil vers la vallée. Une autre forêt aussi belle que la première nous attendait et peu d'entre nous s'étaient imaginés un seul instant que cette île fut si boisée et si montagneuse. Après avoir traversé un deuxième col, nous arrivâmes enfin à Vezzani. Notre première image fut celle d'une immense colonne en granit se dressant au milieu de ce village. Nous comprîmes qu'il s'agissait d'un monument rappelant la mort de jeunes Corses pendant la Première Guerre mondiale. Tant de jeunes pour une si petite agglomération !

Après un court arrêt où nous bûmes quelques verres de vin pour nous réchauffer, nous repartîmes vers la plaine. Nous aperçûmes le cimetière et dans le virage, nous vîmes pour la première fois la côte orientale. Le froid diminuait. Arrivés aux environs de Salastraco, nous descendîmes des camions et nous mangeâmes des rations K.

La dernière étape nous conduisit à Ghisonaccia Gare où une autre végétation couvrait cette région plate. Nous n'imaginions pas à cet instant que nous passerions plus de 15 mois au milieu du maquis corse. On y voyait la zone plate que l'on appelait la plaine d'Aleria et nous comprîmes pourquoi cette région avait été choisie comme futur terrain du 310^e : l'Italie était juste en face.

Éreintés par les nombreux virages, grande fut notre joie quand nous atteignîmes enfin une longue ligne droite nous menant dans un village appelé Saint-Antoine. Trois kilomètres après, l'arrivée à Ghisonaccia Gare nous laissa perplexes, pas de comité d'accueil ni

de population bruyante acclamant les vainqueurs !!! Seul un officier britannique du nom de Captain Tuttle nous reçut. Le village était traversé par une voie ferrée où l'on apercevait des locomotives en piteux état détruites par les Allemands. D'immenses maisons en pierre de taille longeaient la route. On descendit au croisement des chemins juste devant la petite gare. La raison de cet accueil plutôt triste s'expliquait par le fait que les habitants de ce village avaient tous été expulsés pour des raisons militaires. C'était un vrai désert. Seul le bruit du vent résonnait à nos oreilles.

Je comprenai alors le ressentiment que devait éprouver les habitants en sachant que leurs propres maisons allaient être occupées par des étrangers et qui plus est par des soldats. Nous avions tant espéré une arrivée triomphale avec des bouquets de fleurs et les baisers des jeunes filles locales. Décidément, la population corse n'avait pas les mêmes réactions que celles des grandes villes d'Afrique du Nord. Je commençais à regretter d'avoir quitté Philippeville. Mais les Français répétaient sans cesse : c'est la guerre !

Ghisonaccia Gare signifie en français la gare de chemin de fer. La ville de Ghisonaccia plus à l'est avait donc choisi ce lieu pour y édifier sa gare. Cette station ferroviaire ressemblait étrangement à nos villes de l'ouest. Les maisons s'alignaient le long de la route principale, à la seule différence que les nôtres étaient en bois alors que celles des Corses étaient en pierre. Flânant le long de la route nous commençâmes par visiter les maisons. On entra par une porte en bois de chêne, un escalier central rejoignait les étages supérieurs. Quelques cadres étaient accrochés aux murs, l'un d'entre eux représentait un homme en uniforme arborant une épaisse moustache, son regard perçant nous rappelait celui de nos ancêtres émigrants aux États-Unis : le même courage, la même ténacité. Il semblait regarder avec curiosité ces hommes habillés d'uniformes bien étranges qui envahissaient sa propriété. Quelques meubles, surtout des tables et des chaises. Un détail nous surprit, il n'y avait pas de lit dans les chambres. Après réflexion, nous pensâmes que les parents des villages voisins ayant hébergé les habitants expulsés ne devaient pas avoir suffisamment de literie pour pouvoir coucher tout le monde. Ressortant dans la rue nous constatâmes que ce village contrairement aux autres n'avait pas de monument aux morts. Peut-être était-il trop récent par rapport à la Deuxième Guerre mondiale ? N'ayant aucun contact, personne ne pouvait nous en donner les raisons.

Une fois la visite terminée, on nous désigna nos quartiers, quel plaisir ! Après treize mois nous allions enfin dormir ailleurs que sous une tente. Trois mécanos, un plieur de parachute et un

infirmier disposaient du second étage avec une cheminée. La pièce était éclairée par une ampoule de 220 volts accrochée au plafond. Un vrai château !!!

J'avais quand même toujours quelques petites remarques à faire : je faisais partie de ceux qui étaient arrivés parmi les premiers en Corse, qui avaient dormi à la belle étoile sur la plage d'une ville fantôme et qui avaient traversé l'île sur des GMC sans bâche au mois de décembre. Les suivants avaient bénéficié de plus de considération, confortablement assis dans des autocars italiens, les conditions du voyage n'avaient pas été les mêmes. Je ne pouvais que les envier et maudire les organisateurs de notre déplacement.

**MONIQUE PIETRI**

FRANK B. DEAN habite aujourd'hui en Géorgie (USA), il a 81 ans. Il était *crew-chief* du « Little King », à Ghisunaccia-Gare, au 310th Bomber Group, 380th Bomber squadron. Ceci est un extrait d'un journal personnel rédigé après la Seconde Guerre mondiale et publié dans la gazette des anciens du 57th Bombing.

DOMINIQUE TADDEI est ancien navigant et prépare un ouvrage sur les camps d'aviation américains installés dans l'île au cours de cette guerre.